

André Major, *À quoi ça rime ?*, Boréal, 2013, 182 p. ; 22,95 \$

Jean-Paul Beaumier

Numéro 134, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71527ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (2014). André Major, *À quoi ça rime ?*, Boréal, 2013, 182 p. ; 22,95 \$. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (134), 37–37.

Cioran, Thomas Mann, Thomas Bernhard, Emmanuel Bove, Paul Léautaud, Louis-Ferdinand Céline, André Gide et Fernando Pessoa. La présence de ce dernier influe sur l'ensemble des carnets par l'esprit, la couleur et le timbre du propos, tour à tour teinté des événements personnels ou publics qui tissent la trame des jours. On le voit : André Major n'est pas un adepte du jardinage littéraire. Au divertissement culturel qui déferle sur les ondes de notre radio d'État et s'épand dans nos quotidiens, Major préfère trouver refuge au sein d'une confrérie qui privilégie l'honnêteté d'une démarche artistique à la popularité, honnêteté qui contraint, pour repren-

... les carnets d'André Major  
ne s'apparentent en rien à la tranquillité  
d'une nomenclature linnéenne  
ou d'une classification laurentienne.

dre les termes de Conrad cité par Major, à la « fidélité scrupuleuse envers la vérité de ses sensations ».

La présence tout à la fois discrète et railleuse de Flannery O'Connor se fait également sentir, mais le penchant plus mordant de Major finit invariablement par prendre le dessus malgré une volonté plus affirmée de ce dernier d'être moins prompt à s'emporter que dans ses carnets précédents. « Curieuse impression, depuis quelque temps, d'avoir épuisé ma réserve d'indignation et de ne plus réagir que mécaniquement aux demi-vérités, aux manigances bureau-

cratiques et aux iniquités de toutes sortes. Sans me réjouir de cette passivité morale, j'en tire la conclusion que mes carnets, expurgés de toute opinion personnelle, devraient être tels que je me vois actuellement, seulement soucieux de témoigner de la vérité des sensations, des souvenirs et des observations, en les décrivant sans tenter de les interpréter ou de les commenter, avec l'objectivité d'un entomologiste ou d'un botaniste. » Que le lecteur se rassure toutefois, les carnets d'André Major ne s'apparentent en rien à la tranquillité d'une nomenclature linnéenne ou d'une classification laurentienne. L'apparente objectivité à laquelle aspire Major demeure à venir, pour ▶

### André Major À QUOI ÇA RIME ?

Boréal, Montréal, 2013, 182 p. ; 22,95 \$

Si l'on peut s'attendre à ce que les carnets s'inscrivent dans la continuité, le constat peut à première vue étonner en ce qui concerne le dernier roman d'André Major. Bien sûr, le style est autre, le rythme répond à d'autres règles, le climat que l'on veut instaurer diffère, voire l'humeur qui y règne, mais l'impression générale qui s'en dégage tend plus à évoquer l'harmonisation d'une démarche que le tracé de sillons narratifs distincts. Comme si, avec la venue de la maturité, comptait davantage la poursuite d'une œuvre dont les différentes ramifications ne cherchent plus qu'à rejoindre, qu'à alimenter une seule et même source : la parole. Ce qu'en d'autres mots, Antoine, le narrateur d'*À quoi ça rime ?*, exprime ainsi en reprenant les propos que Kafka adressait à Max Brod peu avant sa mort : « [...] l'impression que l'essence même de l'art, que l'existence de l'art consiste à créer la possibilité d'une parole vraie d'être à être. Et Antoine se dit que c'est justement la recherche d'une telle parole qui finit inmanquablement par le ramener aux mots de



certaines écrivains et à ses propres mots, à son propre besoin de raconter en espérant rendre la vie réelle, comme dit Pessoa ».

Le propos du roman n'est autre que cette quête de la vie réelle qui ne peut, n'en déplaît aux matérialistes, se révéler, prendre forme, qu'au contact des mots. Et la quête d'Antoine se décline ici en trois temps. Pour respecter les dernières volontés d'un oncle, tout à la fois alter ego et prolongement du narrateur, celui-ci se rend à Lisbonne afin de répandre les cendres de son oncle le long du Tage. De courte durée, le voyage offre à Antoine, également écrivain, un temps d'arrêt qui lui permet d'entrevoir et de décider comment se dérouleront les années qu'il lui reste après avoir perdu sa conjointe et accumulé quantité de carnets

dans lesquels il s'apprête à plonger, tout autant qu'il hésite à le faire. Suit le retour à Montréal, au cœur de l'automne, mais avec suffisamment de temps devant lui pour entreprendre la construction d'une cabane, dont il a jeté les plans à Lisbonne, le long d'une rivière où il pourra se réfugier et ainsi donner suite à son projet d'écriture. Ce repli monastique et l'attention soutenue aux petites choses du quotidien font ici écho au souhait évoqué ci-dessus d'inscrire au plus près le désir de raconter une histoire en espérant rendre la vie réelle. Et c'est à ce moment que surgit, surtout dans la troisième partie du roman, le personnage d'Irena, effacée et discrète, qui vient rappeler à Antoine que la vie réelle coule non seulement dans la lumière et ses miroitements flamboyants inondant la forêt laurentienne, mais dans les veines d'êtres faits de chair et d'os, nourris d'espoirs et de désillusions qui nous amènent, un jour ou l'autre, à nous demander à notre tour : à quoi ça rime ? Il n'est donc pas étonnant que le roman se termine en boucle, comme la vie. **NB**

Jean-Paul Beaumier